

Revenir à la géographie
avec Bernard Charbonneau
« Le Jardin de Babylone » (1969)

« *L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même* » (Élisée Reclus).

Étrangement, ce n'est pas par la géographie que j'en suis venu à lire Bernard Charbonneau, mais à travers la critique des nuisances industrielles telle qu'elle a été énoncée dans les publications de l'*Encyclopédie des nuisances* (EdN). Le fait est un peu troublant, car les causes et les positions exprimées par Bernard Charbonneau tout au long de sa vie ont intensément relevé de la géographie. D'ailleurs, on peut regretter d'être restés si longtemps sourds à ses alertes, car elles nous auraient à l'évidence permis de cerner plus tôt les ressorts d'une pensée des milieux, à la croisée de la défense de la nature et de celle de la liberté humaine. Pas à pas, à travers une vingtaine d'ouvrages publiés pour la plupart à compte d'auteur, Bernard Charbonneau s'est attaché à décrire et à dénoncer le processus de transformation totale de la vie sur terre par la modernité technicienne, incarnée par le complexe État/Science/Industrie¹.

Géographe, Bernard Charbonneau l'était assurément dans la conscience des relations que les sociétés humaines tissent avec leurs milieux de vie, et réciproquement. Licencié de géographie, puis agrégé d'histoire-géographie en 1935, il devient dès la fin de la guerre enseignant dans une école normale d'instituteur à Lescar, près de Pau. C'est dans cette région du Piémont pyrénéen qu'il fait le choix d'inscrire sa vie, ainsi que ses combats et ses enseignements. C'est-à-dire à l'échelle de l'expérience, reliant la vie et les idées, en prise avec son territoire d'existence et à distance des cercles universitaires parisiens, alors absorbés par les théories marxistes et urbaines². Osons même l'hypothèse que ce « provincialisme », dans le sens noble du terme d'un attachement aux lieux de vie, lui a permis de se tenir à l'écart des idéologies de son temps et d'élaborer une pensée concrète, autonome, visionnaire, humaniste et libertaire, refusant obstinément de sacrifier la liberté humaine sur l'autel de ce que deviendra l'écologisme ou l'environnementalisme (ce qui, à la vue de l'optimisation de la débâcle écologique par le technocapitalisme, s'est avéré être pour le moins perspicace.)

Dès 1937, Bernard Charbonneau rédige un article important – *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire* – qu'il transmet à la revue *Esprit*. Si l'article n'est pas retenu par la rédaction, d'aucuns y voient désormais l'un des textes fondateurs de l'écologie politique en France³. De toute évidence, son titre n'est pas sans faire écho à l'essai d'Élisée Reclus paru en 1866 dans la *Revue des deux mondes* – *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes*. Comme Élisée Reclus, dont il est d'ailleurs un lecteur consciencieux, Bernard Charbonneau se garde de toute fétichisation de la nature, qu'elle soit de droite ou de gauche, progressiste ou conservatrice. Son intention porte ailleurs, par delà ces considérations. Que dit ce texte ? Que la condition de l'Homme est fondamentalement terrestre ; que son horizon ne se situe pas plus dans la fuite en avant technicienne, fut-elle socialisée et validée par

1 Citons notamment : *L'hommauto* (1963 [2002], Denoël), *Tristes campagnes* (1973 Denoël), *Le système et le chaos* (1973, Anthropos), *L'État* (1987, Economica).

2 Il est néanmoins intéressant d'évoquer les relations qui ont pu exister entre Bernard Charbonneau et Henri Lefebvre durant les années 60. D'ailleurs, *Le Jardin de Babylone* paraît en 1969, dans le contexte du succès du *Droit à la ville* (1968) et *La révolution urbaine* (1970) d'Henri Lefebvre. Là où ce dernier entendait, marxiste qu'il était, défendre une approche « inclusive » (comme on le dirait aujourd'hui) des effets du productivisme urbain, Bernard Charbonneau considérait quant à lui qu'il ne pouvait y avoir d'issue possible à la crise écologique dans les murs de la société industrielle.

3 À ce propos, voir Bernard Charbonneau, Jacques Ellul, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, Le Seuil, 2014. Ouvrage dans lequel est d'ailleurs reproduit l'article « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire » (1937). Et l'on se reportera également à l'excellent site « La Grande Mue » (lagrandemue.wordpress.com) qui a largement contribué à valoriser la pensée et les textes de Bernard Charbonneau.

le Parti, que dans le retour romantique à la nature originelle célébrée par Rousseau. Pour lui, l'expression de la condition terrestre de l'Homme est à trouver dans l'équilibre instable, mais indissociable, entre la nature et la culture, le sauvage et l'artifice. Dans son article, il écrit : « *Nous revenons à la nature parce que, par la lutte, elle nous forme à la liberté. Parce qu'en elle, nous prenons conscience de notre forme d'homme, aussi bien dans le monde que dans la société. Elle donne à nos idées l'expérience et nous apprend leur commune mesure avec la réalité.* » Cette commune mesure est précisément l'échelle reliant l'Homme au cosmos – cette échelle dont nous avons hélas cru, nous autres (post-)modernes, pouvoir faire abstraction en sombrant dans l'abîme, en dehors de toute référence, de toute vérité, de toute base sur laquelle fonder notre existence. D'ailleurs, je dois reconnaître que j'ai moi-même été formé dans ce cadre-là ; celui où la réalité du monde pouvait être réduite à une affaire de signes ou de discours flottant dans le *cloud* de la postmodernité et qu'il s'agissait de déconstruire *ad nauseam*. C'était avant d'être initié à la mésologie (l'étude des milieux humains) qui me ramena fort heureusement sur terre⁴.

Relisant ce texte un siècle après son écriture, on est frappés par sa lucidité, mais aussi, ironiquement, renvoyés aux errances de l'écologisme contemporain. Là où celui-ci s'affaire avec urgence⁵ à la maintenance écologique du monde-machine et de son écosystème (sans le remettre en cause, du moins rarement), Bernard Charbonneau invite ses lecteurs à une position à la fois plus concrète et plus radicale. Car si le sentiment de la nature était pour lui porteur d'un horizon révolutionnaire, c'était dans le sens d'un renversement total des valeurs de ce monde dominé par la maîtrise et l'abstraction technicienne. En réponse, il en appelle à un « anarchisme concret » selon ses termes, à l'échelle de petites communautés de vie, lesquelles commenceraient par admettre le fait d'être « saisi » par le monde, rendant évidemment indigne l'exploitation de la nature, tout comme sa « protection » ou sa « conservation » par l'armature sociale de l'État industriel. Ce que pose l'auteur avec ce premier texte, ce sont précisément les fondements libertaires qui ont structuré l'écologie politique à ses débuts (et dont nous semblons manifestement avoir perdu la trace...). Parce que 1. détruire la nature, c'est détruire l'Homme, car l'Homme est, jusqu'à preuve du contraire, un être de nature, et 2. incarcérer la nature à travers son administration sociale, c'est enfermer l'Homme sur lui-même, en le privant de sa relation au monde. Cet article, rédigé alors que Bernard Charbonneau n'a que 26 ans, est important. Il porte en lui les germes de tous les éléments qu'il reprendra dès 1944 dans la perspective d'un ouvrage, d'abord envisagé sous le titre *Pan se meurt*, qui deviendra vingt cinq ans plus tard *Le Jardin de Babylone*.

Publié en 1969 chez Gallimard, *Le Jardin de Babylone* est à mes yeux un grand livre de géographie. Il est composé de deux parties consacrées à l'analyse de la liquidation des campagnes et à l'extension de la « ville totale ». Et de deux autres volets qui sont l'enrichissement de l'article évoqué ci-dessus. Peu commenté à l'époque de sa publication, le livre trouve un nouvel écho avec sa réédition par l'EdN en 2002. Et il est par ailleurs cité régulièrement dans les discours et les mobilisations associés à la décroissance. Mais alors, pourquoi en faire une recension ? Et ce, depuis le regard de la géographie et de manière rétrospective ? D'abord, parce que cet ouvrage est formidablement bien écrit, et qu'il mérite en cela d'être lu et relu. Bernard Charbonneau avait le souci de la précision et de l'expression, tissant entre eux les mots, les choses et les lieux, afin de transmettre au mieux ses critiques, tout en suscitant la sensibilité du lecteur. Ensuite, parce que sa démonstration est d'une criante actualité à

4 La lecture du *Jardin de Babylone* m'a renvoyé à plusieurs égards à la mésologie d'Augustin Berque. C'est d'ailleurs à son invitation que je me suis lancé dans cette recension de l'ouvrage. Si l'intention de Bernard Charbonneau n'est pas tout à fait la même que celle d'Augustin Berque, laquelle est pour l'essentiel d'ordre ontologique et épistémologique, là où la première se situe au niveau de la critique sociale et écologique, il me semble néanmoins y avoir de nombreuses correspondances entre cet ouvrage et ce qu'il a pu développer dans : *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2000

5 C'est qu'il y a péril en la demeure terrestre à en croire les collapsologues... Sur les limites et les contradictions des discours de l'effondrement, on lira Renaud Garcia, *La Collapsologie ou l'écologie mutilée*, L'échappée, 2020.

l'heure de l'administration technologique de la crise écologique. Enfin, parce que ce livre ouvre la voie à la reconnaissance de cet état de fait : l'homme est nécessairement quelque part, mais il est aussi de quelque part et en relation avec ce quelque part. Quand bien même la culture lui permet de vagabonder jusqu'aux étoiles, il n'en demeure pas moins localisé et limité par l'enveloppe de son corps animal⁶. Pour autant, insistons bien : reconnaître cette dimension animale de l'Homme n'est pas pour Bernard Charbonneau l'occasion d'en revenir à un homme pré-historique incarcéré dans le cosmos. Toutefois, il ne s'agit pas plus de céder aux sirènes technologiques de l'homme post-historique qui se serait émancipé de son milieu⁷... D'ailleurs, l'ensemble de l'ouvrage vise très précisément à retracer cette histoire qui a vu l'humanité passer d'une soumission à la nature (son intégration dans la « totalité cosmique ») à une soumission à la culture (sa désintégration dans la « totalité sociale »). Bernard Charbonneau entend renvoyer ainsi dos à dos ces deux positions extrêmes (l'une n'étant jamais la culbute que de l'autre). Et sans flirter par anticipation avec le « en même temps » de notre époque, il en dégage néanmoins une position médiane (de *medius*, milieu), car tout est, là encore, une affaire d'échelle, c'est-à-dire de commune mesure entre les établissements humains et les réalités du monde sensible. Paraphrasant la célèbre épigraphe d'Élisée Reclus dans *L'Homme et la Terre* (1905), Bernard Charbonneau nous rappelle dès l'ouverture de l'ouvrage que la conscience de ce milieu n'est pas autre chose que la conscience même de notre vie. Et que le risque que nous courons dans l'échappée techniciste serait en définitive celui de la destruction de l'homme par celle de son milieu, et inversement. On comprend donc que ce n'est pas tant l'environnement, ou la nature pour elle-même, qu'il s'agit de défendre, mais bien cette relation. Tout l'intérêt de la pensée de Charbonneau est d'être tournée vers l'action politique, loin de tout fétichisme, comprenant bien que si l'humanité modifie toujours son environnement, elle est en retour modifiée par son influence, et ainsi de suite. Et que c'est en fin de compte de la destruction du vivant dans son ensemble dont il s'agit, bien plus que de l'environnement.

Hélas, force est d'admettre que nous avons franchi le seuil de cette destruction. Le milieu de l'Homme, dans ses bases matérielles, mais aussi symboliques, est tombé dans un tel état de pourrissement que nous sommes désormais contraints de remettre entre les mains de ceux qui portent la responsabilité du désastre en cours, la possibilité de croire encore à un monde vivable (c'est le principe de l'assujettissement total à la machine...). « *Le contenant prolifère*, souligne Charbonneau avec ironie, *mais il n'a plus de contenu.* » Ce qui est démontré dans cet ouvrage, avec clairvoyance, c'est que la tendance fondamentale du XXe siècle serait le processus d'urbanisation et d'artificialisation de la vie sur Terre (ce que Lefebvre, d'une certaine manière, avait analysé aussi, mais avec de toutes autres conclusions). Mais Bernard Charbonneau observe, à juste titre, que le processus d'extension de la ville hors de ses limites, la mécanisation à marche forcée de l'agriculture, font naître dans le même temps le *sentiment de la nature* chez les populations urbaines, contribuant de manière tout aussi prégnante à la disparition brutale des dites campagnes, de la paysannerie et des paysans eux-mêmes. Cependant, l'auteur ne situe pas la critique dans une opposition stérile entre d'une part la dénonciation du paradis artificiel des villes et de l'autre, la célébration du paradis

6 Dans l'article « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », Bernard Charbonneau écrit, avec une ironie poivrée qui ferait sans doute bondir les adorateurs du transhumanisme et de la procréation mécaniquement assistée : « *En nous éblouissant par les succès de sa technique et les chefs d'œuvre de sa culture, en raffinant sans cesse l'organisation sociale, la civilisation occidentale veut nous faire oublier le tragique de notre vie, elle veut abolir nos conflits. D'autre part, ses prestiges s'accommodent mal de ces deux vérités élémentaires : l'être humain se reproduit par accouplement et au bout d'un certain temps assez bref, il claque.* »

7 Sur la question de l'homme post-historique, on renvoie à la lecture de Lewis Mumford, *Les transformations de l'homme*, L'encyclopédie des nuisances, 2008. Et en particulier au chapitre intitulé « L'homme posthistorique ». Chapitre dans lequel Mumford indique : « *Jamais auparavant l'homme n'a été aussi affranchi des contraintes imposées par la nature, mais jamais non plus il n'a été davantage victime de sa propre incapacité à développer dans leur plénitude ses traits spécifiquement humains ; dans une certaine mesure, comme je l'ai déjà suggéré, il a perdu le secret de son humanisation.* » Le fait est qu'il s'agit bien de cela : la négation du lien existentiel qui relie l'Homme à la Terre le prive de l'un des aspects concrets de son humanisation.

originel que constituerait le monde rural. Pas du tout. Il s'agit au contraire de comprendre qu'à travers la confusion de la ville et de la campagne qui est à l'œuvre, c'est dans un même élan que la société industrielle a parachevé la dissociation de l'Homme et de son milieu au sein duquel il trouvait à la fois « une force, une puissance et une liberté ». « *Ainsi, au siècle de l'artifice, nous avons la passion de cette nature que nous détruisons. [...] C'est en la détruisant que nous l'avons inventée, et cette invention contribue à la détruire* ». La 3^e partie de l'ouvrage est pour l'auteur l'occasion de revenir sur le fait que le sentiment de la nature est essentiellement une « invention » de la ville. Et qu'il fallait sans doute bien l'avoir perdue, au siècle de l'industrialisation et de l'urbanisation totale, pour pouvoir en établir le *sentiment*, à défaut d'une *conscience*. Dès lors, la nostalgie du paradis perdu ne pouvait constituer autre chose qu'un maigre lot de consolation face à l'abstraction mécanique progressant à grands enjambées. « *... il n'y a plus de nature à l'instant même où on en parle, mais seulement des choses à exploiter, dont on peut tirer puissance, ou dont on peut jouir ; esthétiquement, par exemple. L'homme qui se perdait autrefois en se confondant avec la nature risque aujourd'hui de se détruire en niant le rapport qui l'unit à elle.* »

Les formes de la négation de la relation de l'Homme à la Terre sont bien décrites dans les deux premières parties de l'ouvrage, à travers l'extension de ce qu'il nomme la « banlieue totale », et son corollaire : la liquidation des campagnes, ces terres rurales que l'on pouvait encore comprendre comme le reflet du travail humain jusqu'à la Seconde Guerre mondiale (celui des paysans en l'occurrence, eux aussi liquidés⁸). La campagne, nous dit-il, incarnait encore avant-guerre le lieu de l'alliance commune, le terreau de la co-évolution de l'homme et de son milieu, mais elle est devenue peu à peu le décor que l'on parcourt en bagnole, le lieu des loisirs, jusqu'à s'effacer sous les déchets de la méga-machine. Très vite, il affirme « *que jusqu'à l'accélération de l'expansion économique et technique qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, l'opposition ville-campagne, société industrielle-société traditionnelle, est plus profonde encore que celle des classes. Elle n'est passée inaperçue des théoriciens de la société que parce qu'elle était trop évidente ; trop énorme et trop simple ; trop concrète et, par conséquent, trop complexe pour retenir l'attention des docteurs. Il fallait être un enfant pour ressentir dans sa chair le choc de ces deux mondes dont le front passait alors au terminus des trams : quand finissent les murs et commencent les prés où l'on peut courir dans l'herbe.* » C'est la démesure industrielle des territoires qui est ici visée. Toute démesure est un appel à un surcroît d'organisation, et donc à une annihilation de l'autonomie, afin d'éviter que la situation explose (c'est le cas dans les métropoles, comme dans les campagnes modernisées). « *L'évolution actuelle, si l'on y prend garde, nous placera devant le dilemme du désordre ou de l'ordre total.* » La conséquence est donc double : la campagne sera détruite, sans même que la ville puisse être bâtie. Car sans interroger le cadre même de la société industrielle nous dit Bernard Charbonneau, nous resterons face à une destruction irrémédiable : le cancer métropolitain continuera de croître, et l'on réservera quelques portions de territoire sous cloche pour les états d'âme. Dans l'un et l'autre cas, nous aurons résolument rompu le lien avec le cosmos, et donc réduit à néant une partie de nous mêmes.

Bernard Charbonneau avait compris très tôt le rôle que tiendrait l'aménagement des territoires dans cette organisation totale, à travers l'avènement d'une technocratie d'État, chargée à la fois de soumettre le territoire au rendement de la production (mécanisation, remembrement, monoculture), mais aussi, de préserver certaines zones (la montagne, le littoral, les parcs nationaux et régionaux), pour mieux les enchaîner à son encadrement tout en les soumettant au tourisme de masse. Ce que la technocratie ne pouvait (ou ne voulait pas) saisir, c'est que la transformation des territoires était dans le même temps la transformation de l'existence humaine. À cet égard, Charbonneau s'avère extrêmement critique à l'égard de la « géographie active »⁹ qui a servi ce processus de transformation : « *La géographie, comme le mot l'indique, était d'abord descriptive : elle cherchait à*

8 À ce sujet, lire l'excellent ouvrage de Yannick Ogor : *Le paysan impossible : récits de lutte*, Les Éditions du bout de la ville, 2017

comprendre et non à transformer. Sa science ne menait guère à une technique. Le géographe était au fond victime sans le savoir de son amour des campagnes. Il parcourait et étudiait des pays à travers leurs paysages, cherchant à discerner dans ceux-ci les raisons de l'équilibre local, qui s'était progressivement établi entre le milieu naturel et la société humaine. La géographie, par exemple l'introduction de Vidal Lablache à L'Histoire de France de Lavisser, est la description de ce qui est ; la « géographie active » n'est que l'épure de ce que l'on en fait. La géographie peut enfin devenir une technique, et le géographe satisfaire son désir de puissance. Enfin, lui aussi il agit : il éventre la terre, il déplace les peuples; et comme un haut ingénieur, par l'État ou par les trusts, il sera payé et respecté en conséquence. Il n'était qu'un médecin, il devient un chirurgien, et demain, pour scalpel, il disposera de la bombe H. »

Qui sait, le temps est peut-être venu, pour la géographie, de se défaire de toute prétention programmatique pour enfin reconsidérer les territoires dans leurs dimensions relationnelle, éthique et politique. En tout cas, cet ouvrage constitue une belle invitation à revenir à la géographie, dans le sens entier de l'écriture de la Terre (Gé(Terre) - Graph(ein)(écriture)), c'est-à-dire l'inscription de l'homme dans la « pulsation du cosmos » pour le dire comme Charbonneau. Parvenu au terme de l'ouvrage, on hésite entre deux horizons : faut-il maintenir en vie ce corps en putréfaction – le milieu humain, et donc aussi nous-mêmes – à travers tout un ensemble de prothèses technologiques, ou alors faut-il s'engager dans la voie de la défense de ce qu'il reste encore de vivant dans ce monde, d'une reterritorialisation de la vie, et d'une véritable conscience de la nature, des milieux, auquel nous participons ? « *Le sentiment de la nature est une des forces qui façonnent le milieu et les mœurs des sociétés industrielles [...] Mais si cette force a transformé la sensibilité et la vie quotidienne, elle n'a guère réussi à s'élever au niveau de la théorie systématique et de la pratique organisée, économique ou politique ; s'il y a une révolte, il n'y a pas de révolution naturiste, et un des buts de ce livre serait d'aider celle-là à s'élever jusqu'à celle-ci.* » Encore une fois, mais il est facile de le dire rétrospectivement, il aurait été salutaire que cet ouvrage puisse être lu, commenté et compris au moment de sa publication. Il ne l'a pas été, mais reste qu'il trouve un écho particulier dans le contexte actuel. D'autres ouvrages, en géographie, avaient également soulevé cette question de l'être géographique, certes par d'autres chemins que ceux de la critique sociale et écologique mise en œuvre par Charbonneau. Que l'on pense par exemple au livre d'Éric Dardel, *L'Homme et la Terre*¹⁰, qui aura connu la même discrétion au moment de sa publication avant de devenir un ouvrage important de la géographie humaniste. Cependant, toutes ces considérations ont ouvert une voie... L'écologie radicale est désormais porteuse d'une histoire critique, d'une pensée et de divers acteurs engagés dans la défense du vivant et contre les « puissances de mort » de la société techno-industrielle. L'élaboration d'une véritable théorie des milieux, esquissée par Élisée Reclus en son temps, a été restaurée et très largement approfondie, par Augustin Berque, à travers la mésologie¹¹. Et enfin, certains mouvements écologiques sont actuellement porteurs d'un régionalisme critique sur le versant de la pratique organisée, à distance de l'environnementalisme comme de l'industrialisme, comme c'est le cas par

9 La géographie active est un courant d'idées qui, durant les années 60 et 70, occupa les débats dans le contexte du triomphe de l'aménagement des territoires (notons que la DATAR est créée en 1963). L'une des figures de ce mouvement est le géographe Pierre George qui publia avec quelques collègues l'ouvrage *Géographie active* en 1964. Rappelons qu'à cette époque, la géographie s'est dégagée de son volet naturaliste, et est en train de prendre un tournant à la fois positiviste, urbain et aménagiste. Toutefois, notons que Pierre George lui-même, fort de son obédience marxiste, s'était montré particulièrement sévère à l'égard de cette géographie appliquée, « froidement technicienne », suspecte de compromission avec le pouvoir en place.

10 Éric Dardel, *L'Homme et la Terre*, Paris, Éditions du CHTS, 1952

11 Outre *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains* (op cit), on pourra aussi se reporter à ce court ouvrage : Augustin Berque, *La mésologie, pourquoi, et pour quoi faire ?* Presses universitaire de Paris Ouest, 2014

exemple avec le biorégionalisme¹². Voici, je crois, quelques raisons d'espérer renverser le cours de la destruction de la vie sur Terre.

Terminons avec les mots de Charbonneau lui-même : « *La véritable entreprise de l'an 2000, ce n'est pas l'évasion dans la Lune, nous y serions d'autant mieux enfermés dans notre machine, mais l'installation sur terre. Nous n'y sommes plus étrangers, mais enfin propriétaires, serait-ce à ce moment que nous détruirions notre bien ?* » Au fond, l'alternative est clairement posée : poursuivre la mutation de l'homme avec la machine, ou alors s'attacher à défendre le vivant et la réalité concrète des milieux. Nous devrions savoir très vite s'il était trop tard pour redresser la barre et virer de bord.

Richard Pereira de Moura
Berck sur Mer, décembre 2020

12 À ce propos, voir notamment : Kirpatrick Sale, *L'art d'habiter la Terre. La vision biorégionale*, Wildproject, 2020 et Alberto Magnaghi, *La conscience du lieu*, Eterotopia, 2017. Ou encore sur le volet pédagogique : Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura (dirs.), *Design des territoires, l'enseignement de la biorégion*, Eterotopia, 2020.